

RACCORDS

entraîne et tantôt relie le héros tel le grillon Jimmy de Pinocchio. Et ces quelques visages, ces quelques portraits, à peine esquissés, que pourtant on ne saurait oublier de film en film : l'artiste barman qui compose amoureusement ses cocktails, le bookmaker aux larges épaules, à l'œil méchant, que sa gouaille apparente un peu à Chico Marx. D'autres encore, entraînés dans le mouvement de la caméra et reconus au passage : banquier très digne aux petits lorgnons, personnage efféminé élégamment vêtu, qui arrose ses fleurs, ou tailleur empressé, à l'allure équivoque, jouant de sa moustache bien cirée. Chacun apporte sa contribution à l'univers particulier de Preston Sturges, dérégulé par le rythme que son auteur lui impose.

Car la meilleure façon dont Sturges puisse signer ce film, c'est le rythme qui entraîne certaines séquences, les mieux réussies.

Ailleurs, nous retrouvons, dans les mo-

ments de calme, l'auteur bavard et fade des pires séquences du *Gros lot*. Quelquefois bienvenu (dans le bar où la préparation des cocktails excite la verve du barman en même temps que celle de J. Rigaux, auteur des sous-litres), le dialogue, souvent, s'alourdit et péniblement, s'applique à être drôle (Harold remet la bague à Miss Otis). Sturges n'a pas su, il n'a jamais su faire aller de pair le dialogue et l'action, la parole et le geste, au contraire des Marx Brothers, chez qui le jeu de mots reflète seulement l'absurdité des situations. Les meilleurs scènes de ses films allient toujours le mouvement à la musique, jamais au dialogue. Alors qu'il faut à d'autres un bon scénariste, un bon dialoguiste pour faire un grand film, il lui faut un bon musicien (c'est pourquoi Sturges-Newmann ont réussi *Infidèlement vôtre*). Que ne l'a-t-il rencontré plus tôt? Nous aurions eu un bon merci.

PIERRE NADAL.

Edouard et Caroline

EDOUARD ET CAROLINE. — Réalisation : Jacques BECKER. — Photographie : Lefebvre. — Musique : Grunenwald avec : Anne Vernon, Daniel Gelin, Jean Galland, Michel François, Jean Marsac, Betty Stockfield et Elina Labourdette.

Si, pendant les leçons d'histoire naturelle en sixième, on vous avait montré la reproduction du cœur d'un ivrogne, vous l'auriez probablement jugé très sain : mais l'astuce du pédagogue, pour redresser votre jugement, a placé, en regard du spécimen malsain — mais appétissant comme une truffe — un morceau saignant, digne de l'étal d'un boucher, dont la couleur vive fait éloquemment reconnaître la qualité de « cœur sain ».

Jacques Becker, bon professeur, nous donne dans « Edouard et Caroline » une démonstration magistrale de l'efficacité du même procédé et la vie du couple-sain type doit par contre-coup nous faire mesurer la vanité du snobisme.

Il ne suffisait pas de mordre pour faire une bonne satire, et si Jacques Becker

s'était contenté de nous promener dans les salons de Claudé Beauchamp — le Pape du Snobisme —, beaucoup d'entre nous (et j'en eusse été) se seraient peut-être satisfait de la distinction indolente qu'on y manifeste : celle-ci ne jure pas avec le décor qui l'accompagne : le mobilier le plus luxueux et le plus superbement étalé prend un air sérieux auquel le style du bon roi Louis XVI se charge d'ajouter un cachet d'authenticité aristocratique. Généralement, la vue d'un salon Louis XVI, loin de me faire rire, me serre la gorge. Mais j'ai trouvé bien drôle le salon d'« Edouard et Caroline », et je n'entends point, par ce terme, le salon d'Edouard, ni celui de Caroline : ils n'en ont point, et c'est toute l'astuce du film. Edouard et Caroline, les deux jeunes époux, n'ont qu'une pièce, l'envers du décor — on



« ... les mots, les gifles, les bagarres du jeune ménage ... »

pourrait presque dire du décorum — c'est une petite chambre bohème comme une roulotte, coulisse où l'on s'habille pour la parade du Snobisme qui se déroulera dans le salons avunculaires sous les regards augustes d'un Victor Hugo en bronze poli. Dans la roulotte légère comme une fantaisie pour piano, folâtre comme les cartons à chapeaux entre-bâillés et le linge qui s'y éparpille, la nudité semble le costume de rigueur. Etonnez-vous qu'après cette indécence à la fois charmante et frondeuse, les revers des smokings et les fesses moulées de soies des robes à ligne « sirène » fassent invinciblement penser à une collection d'armures ! Mais il faut les mots, les gifles, les bagarres du jeune ménage pour donner un tour guignolesque aux gestes des gens du « Tout-Paris », à leurs petits doigts levés, à leurs ébrouements de hérons, à leurs « comment - trouves-tu-mon-nouveau-petit-smoking ? », leurs « agréable » et leurs « absolument bien ».

Sous les lambris enguirlandés de lauriers, les phrases les plus innocentes perdent leur fraîcheur et les « comment allez-vous ? » se tortillent comme des rubans de trumeaux

en tombant de la bouche d'élégantes aussi décharnées que des lévriers. Caroline devient « Carolaïne » ; dévorée par son parti pris d'élégance, elle paraît dans une robe du soir, amputée de son devant comme un pain de son croûton, que les fabricants — grossistes du bon goût et de la mode — qualifient aussitôt de « plongeante ».

C'est qu'ils se défendent bien, les « snobinards », et qu'il est difficile de les prendre au piège de ce ridicule qui est leur pire épouvantail.

Pour être sûr de sa victoire, Becker passe de la moquerie à la critique : il rend le snobisme futile et bas. C'est alors qu'il décoche contre lui ses traits les plus cinglants. Il y met une sorte de passion contenue qui change le ton du film : faut-il encore rire de cette raspa plus écœurante que ridicule et dont les danseurs rappellent l'enfant dépité qui s'invente un jeu pour faire la nique à son petit camarade, lequel a refusé de lui prêter son cheval de bois ?

Le sourire méprisant, mais serein, de l'Américain Spencer, nous a fait trouver l'attitude à prendre.

ERIC LEVARGAS.